

Mavis Gallant, Liz Brady, Bernice Friesen

Hélène Rioux

Number 144, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65692ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2011). Review of [Mavis Gallant, Liz Brady, Bernice Friesen]. *Lettres québécoises*, (144), 26–27.



★★★★

MAVIS GALLANT
L'idée de Speck

Traduit de l'anglais par Pierre-Edmond Robert, Montréal, Les Allusifs, 2011, 72 p., 15,95 \$.

Une idée de génie

Sandor Speck dirige une galerie d'art à Paris. Nous sommes dans les années soixante. Après avoir été largué par sa deuxième femme, Henriette (une intellectuelle marxiste qui le

traite de fasciste juste avant de disparaître dans la nuit), il a soudain une idée de génie.

Cette idée, c'est une grande rétrospective des œuvres d'Hubert Cruche, un peintre mort de la syphilis (« Vénus lui avait joué un mauvais tour », [p. 28], selon l'euphémisme utilisé dans l'histoire) et qui a sombré depuis dans l'oubli le plus complet. Tout en notant, et en inventant, les renseignements biographiques et autres qu'il compte insérer dans le catalogue de l'exposition (« Les Cruche de la collection Bellefeuille représentent un aspect unique de la vision de Cruche », [p. 53]), Speck décide de trouver la veuve de l'artiste et de s'assurer sa collaboration.



MAVIS GALLANT

Celle-ci, une dure à cuire japhétiste (les japhétistes forment une confrérie d'intransigeants lecteurs de la Bible), originaire de la Saskatchewan, lui oppose d'entrée de jeu un refus catégorique. « Dieu ne le veut pas », explique-t-elle laconiquement (p. 49). Mais Speck sait — du moins le croit-il — amadouer les veuves farouches. Une surprise de taille, que je ne révélerai bien sûr pas, l'attend cette fois.

L'actualité des observations

Cette novella a été écrite dans les années soixante-dix. Et pourtant, quand on la lit aujourd'hui, on est frappé par la justesse et l'actualité des observations. Voici, par exemple, comment l'on décrit un groupe de Parisiens allés entendre une conférence sur les secrets du Groenland :

Nulle autre capitale n'avait une population qui attendait avec plus de confiance que le mystère fût éclairci, la conspiration mise à nu, l'explication de tout ce qui était vexatoire fournie : la chute de la monnaie, la montée des prix, la pluie au mois d'août et l'ingratitude des enfants. (p. 24)

On dirait que les mêmes problèmes affligent l'humanité depuis un demi-siècle. Ou serait-ce que celle-ci ne change pas ?

Mavis Gallant possède un sens de l'observation et de l'humour incomparable (il suffit de penser aux noms de ses personnages : à part cet Hubert Cruche, on retrouve M. Chassepoule le libraire, ou Félicité Blum-Weiler-Bloch et ses riches cousins les Blum-Bloch-Weiler) et la lecture de ses œuvres, surtout ses nouvelles, est un ravissement. C'est-à-dire en anglais. Parce que la plupart des traductions en français que j'ai lues rendent difficilement, sinon pas du tout, l'ironie mordante, sans parler de la poésie de son écriture. Celle de Pierre-Edmond Robert se démarque indiscutablement. On peut toutefois déplorer que les éditeurs n'aient pas jugé bon de l'indiquer. Aucune mention du traducteur, dont le nom brille ici par son absence. Une note à la page des crédits précise simplement que « cette traduction a été publiée avec l'aimable autorisation de Pierre-Edmond Robert ». Ce que cela signifie, mystère. Seule une recherche dans Internet m'a permis de m'assurer qu'il en est effectivement l'auteur.



★★

LIZ BRADY
Un choc soudain

Traduit de l'anglais par Élisabeth Vonarburg, Québec, Alire, 2010, 432 p., 27,95 \$.

Un polar long à démarrer

Charles Durand, un riche homme d'affaires torontois, a été retrouvé mort dans son bureau, la tête fracassée par une sculpture inuite de sa collection. Sa sœur, Simone Goldberg, charge Jane Yeats de découvrir son meurtrier.

Choix pour le moins étrange : Jane Yeats n'est pas une détective privée, mais une auteure d'articles et d'essais sur la haute finance. Elle accepte néanmoins la mission et mènera cahin-caha son enquête en se faisant passer pour la biographe du magnat de l'immobilier.

Pour commencer, qui est Jane Yeats ? L'auteure consacre des pages et des pages à nous brosser son portrait : elle vit dans un loft en désordre avec son chien Max, roule à moto, boit des quantités impressionnantes de bière et s'alimente plutôt mal de hamburgers et autres pizzas. Jane est une dure au cœur tendre, désabusée et frondeuse, avec un petit quelque chose de Kinsey Millhone, l'attachante détective créée par Sue Grafton. N'empêche que tout cela est un peu convenu. Ce qui l'est moins, c'est sa mère Etta, cinquante et sémillante propriétaire d'un bar country nommé *Sweet Dreams*, dont les toilettes semblent bouchées de façon récurrente et qui, quand cela se produit (deux ou trois fois dans le roman), appelle à la rescousse Jane alors transformée en plombier de service. Ce qui donne lieu à certains passages passablement désopilants — par exemple quand la cause du problème se trouve à être le dentier de Slim, le dernier amoureux d'Etta.

Il y a aussi Pete, l'amant mort — assassiné — dans des circonstances obscures, une tragédie dont Jane ne se remet pas, et ne veut pas se remettre.

Le problème, c'est que toutes ces descriptions, explications et digressions retardent l'évolution de l'histoire et qu'on a lu une bonne moitié du livre sans

Le problème, c'est que toutes ces descriptions, explications et digressions retardent l'évolution de l'histoire.

avoir l'impression d'avoir avancé. On piétine. J'imagine que les choses se passent comme ça dans la vraie vie, mais on est en droit de s'attendre à ce qu'elles aillent plus vite dans un polar.

L'enquête

Charles Durand était un homme d'affaires comme on en voit souvent, parti de rien et grimpé au sommet à coups de magouilles et de beaucoup d'audace. Toujours là au bon moment, agressif, sans scrupules, sautant sur toutes les occasions. Avec une telle attitude, on se fait bien sûr des ennemis et le parcours de Durand en est jalonné. En fait, personne ne semble l'avoir aimé. Son fils homosexuel William l'a poursuivi en cour. Son ex-femme le détestait. Sa sœur aussi — c'est dans l'unique but de disculper William qu'elle a chargé Jane d'élucider le mystère.

On apprend aussi que si Durand était arrivé au sommet, les portes de la haute société torontoise, un milieu résolument sélect, ne s'étaient jamais ouvertes pour lui. Ses origines modestes faisaient de lui un exclu. Méprisé par les uns, haï par les autres, il était au bord de la faillite.

Après avoir rencontré les uns, enquêté sur les autres, avoir été victime de deux tentatives d'assassinat (sa moto sabotée, des coups de feu tirés dans sa direction) et du saccage de son loft, après l'incendie du bar de sa mère, Jane finira par dénouer l'écheveau. Une conclusion à la fois étonnante et décevante.



BERNICE FRIESEN *Le bestiaire des anges*

Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné,
Montréal, Québec Amérique, 2011, 528 p., 29,95 \$

Une vision de l'Irlande

Nous sommes en 1965. James Young, un garçon de onze ans élevé en Angleterre, est brusquement transplanté au pays natal de sa mère, l'Irlande. Le déracinement ne se fera pas sans douleur.

Cet épisode traumatisant se produit peu de temps après la mort de sa petite sœur : un accident de la route au cours duquel sa mère Bernadette a également perdu un œil — et plus ou moins la raison.

Au début, j'ai naïvement cru que j'allais retrouver un peu de l'ambiance d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

James (qu'on appelle désormais Seamus) se heurte, et c'est presque aussi difficile, à une nouvelle façon de vivre et surtout de parler l'anglais. En Angleterre, il mangeait et buvait son thé dans de la porcelaine Royal Staffordshire à motifs de rose-thé, il côtoyait des gens raffinés, il parlait avec un accent... eh bien, anglais. Et cela paraissait la bonne, sinon la seule, façon de faire. En Irlande, on lui sert des platées peu ragoûtantes d'œufs frits avec des saucisses et du boudin, ses commensaux — barbe maculée de jaune d'œuf — ont des manières horribles à table. Et que dire de leur accent !

— Aie ! Sale petit tas de merde !

— Tas de merde, murmura James en riant.

Il fixa de nouveau le trou dans le pantalon de Dermot. On disait « merde », pas « merde ».

— Tu trouves que je parle drôle, peut-être ?

— Non.

— Toi, tu parles comme le premier ministre à la radio, l'Anglais. Tu serais pas un parpaillot, par hasard ?

— Un quoi ?

— Un protestant. Un foutu protestant. (p. 70)

Les accents, l'une des pierres angulaires du *Bestiaire des anges*, constituent certainement aussi une des grandes difficultés qu'affrontent les traducteurs littéraires, avec les jeux de mots et la poésie. Car comment parvient-on vraiment à transposer l'accent irlandais en français ? On reste toujours hélas dans l'approximation. Ici, les traducteurs ont choisi de faire s'exprimer les personnages dans une langue vaguement archaïque mâtinée de joul. Un choix qui en vaut un autre. À l'imagination des lecteurs de faire le reste.

Au début, j'ai naïvement cru que j'allais retrouver un peu de l'ambiance d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. À cause du personnage emblématique de la grand-mère, peut-être. De la mère à moitié folle. De la pauvreté, tant morale que physique, qui imprègne toute l'histoire. Du mysticisme naïf et fanatique de certains personnages. J'ai vite déchanté. Si l'auteure, Bernice Friesen, est également poète, il manque malheureusement à son roman, qui malgré les rebondissements traîne en longueur, la poésie qui donnait tant d'intensité, et de beauté, à celui de Marie-Claire Blais.



Le journal d'une jeune femme de son temps

ROSE DE LA TUQUE

 **Hurtubise**
www.editionshurtubise.com



**JACQUES
ALLARD**